

Le « Riozinho da Liberdade »

Les deux plus gros affluents du Juruá après le Tarauacá sont le Grégorio e le Riozinho da Liberdade, deux fleuves jumaux qui sortent de ce même noyau de collines, d'où descendent vers l'ouest-nord-ouest les affluents de droite du Téjo, tributaire du haut Juruá; vers l'est-nord-est le San Salvador et son affluent l'Ouro Preto, tributaires du Tarauacá, et vers le nord le Liberdade et le Grégorio.

Chandless fut le premier, à signaler ces deux derniers fleuves en 1867. Au Grégorio, il donna le nom de son cuisinier, le seul homme de son équipage dont il n'eut pas à se plaindre; il baptisa l'autre du nom de Mu « parce que j'avais espéré, dit-il, observer à sa bouche une occultation de μ Piscium, mais un nuage m'en empêcha ». La postérité n'a pas ratifié la dénomination donnée par Chandless, et franchement « Mu des Poissons » ne le méritait pas. Mais c'est par pure équivoque qu'elle ne s'est pas rangée à la décision de l'explorateur anglais. Celui-ci à son retour à Bélem avait fait connaître par des conférences l'existence du fleuve Mu, un peu en aval du carbet des Indiens soi-disant « Naua » qui quelques jours après, vers la mi-novembre, l'empêchaient de pousser plus loin son exploration. Quand dix-sept ans plus tard les explorateurs de forêts à caoutchouc, arrivèrent en cette région, ils ne rencontrèrent les Indiens Naua, ou plutôt les Capanaua, qu'un peu en amont de la ville actuelle du Cruzeiro do Sul, au lieu dit « Estirão dos Naua » et au Cruzeiro do Sul, lui-même. Ils crurent alors être arrivés au point terminus de l'exploration de Chandless et pensèrent reconnaître le fleuve *Mu*, dans l'affluent de gauche du Juruá, immédiatement en aval de l'Estirão des Naua. Les Indiens lui donnaient le nom difficile de Wakeñ-wa, Rivière des Rats d'eau; eux la dénommèrent Móa, en écorchant un peu le nom de « Mu des Poissons ». C'est ainsi que *Mu* passa de droite à gauche et d'aval en amont. Par suite, le premier Mu restait sans nom; on l'appela communément « Riozinho » le petit fleuve; et pour le distinguer des autres petits fleuves, on ajoute « da Liberdade », c'est-à-dire le Riozinho qui débouche

à la factorerie « Liberdade ». Les mauvaises langues disaient qu'on devrait plutôt l'appeler « Riozinho da Escravidão » en raison du joug très dur que faisaient peser sur leurs travailleurs, les propriétaires de la factorerie, Liberdade; mais aujourd'hui que la mort a changé les propriétaires, souhaitons que le Riozinho da Liberdade soit ainsi le bien nommé. Les Indiens Arara ou Tachi-naua qui l'habitaient à l'arrivée des Civilisés lui donnaient le nom de Kiririwa.

I. — Le voyage.

Le nouveau maître de « Liberdade » avait mis une pétrolette à ma disposition pour me rendre jusqu'au Forquilha, le plus gros affluent du Riozinho, après lequel le voyage devient incertain et dangereux pour les grosses embarcations en raison de l'étroitesse du fleuve. Nous mîmes trois jours et demi, plus exactement, trente-six heures à franchir cette distance. De là en quatre jours et demi, en canot léger, entraîné par trois rameurs, j'atteignis Floresta, immédiatement en aval de l'Esperança, le formateur de droite du Riozinho. La dernière étape se fit à pied, à cause des trop nombreux troncs d'arbre qui se plaçaient en travers du fleuve : je la fis en cinq heures, en partie sous une pluie battante qui dura trois heures, e vendredi Saint de 1925. J'étais à Iracema, ou plus exactement Mascote, sur le terrain du seringal Progresso, où s'étaient installés les propriétaires du seringal Iracema, d'entente avec le légitime possesseur. De là, on peut aller par canot en cinq heures à Santa Fé, au pied de la cascade de deux mètres que forme le Riozinho à son entrée dans la plaine; et de Santa Fé on atteint en quelques heures les sources du Liberdade. En évaluant à 260 kilomètres l'étape franchie en pétrolette; à 160 kilomètres celle du canot, et à 80 kilomètres le dernier tronçon du fleuve, nous obtenons un total de 500 kilomètres pour le cours total du Riozinho... De Mascote je revins à l'embouchure du fleuve en dix-sept jours, soit soixante heures de canot, environ, à la faveur d'un courant parfois très rapide.

II. — Le cours du « Riozinho » et ses affluents.

L'arête de terre élevée qui sépare les sources du Liberdade de celles du Grégorio et du S. Salvador, aurait une largeur moyenne de 20 à 300 mètres et la forme générale d'un V très évasé dont la

pointe serait tournée vers le Nord. De part et d'autre de cette pointe, d'ailleurs assez large, naissent à l'est l'Esperança et à l'ouest le Liberdade, les deux formateurs du Riozinho. Du fond du V sortent à l'est le Grégorio, à l'ouest le S. Salvador et entre les deux l'Ouro Preto. Les affluents de droite du Têjo sortent du même versant de ce V, un peu plus au sud-ouest. Le Liberdade se dirige d'abord vers l'occident, décrit une grande courbe et vient faire son saut périlleux de Santa-Fé, après quoi il se dirige résolument vers le Nord en décrivant quelques légères spirales à l'entour de son axe, comme tous les fleuves de plaine. Il ne rencontre plus aucun obstacle jusqu'à son embouchure, car les arbres tombés qui sont des entraves sérieuses pour la navigation, n'incommodent en rien le cours des eaux. Le lit du Riozinho est bien creusé, les éboulements sont rares, les courbes généralement peu prononcées. Les « sacados », courbes ampûtées, qui côtoient le fleuve, ne forment que de tout petits lacs, en forme de croissants. Au-dessus du Forquilha, quand le fleuve rencontre une haute berge de terre ferme, il est souvent violemment rejeté en angle aigu dans une direction opposée, le courant prend une violence redoublée, et au-dessus du point de choc des eaux contre la berge, se forme, du côté de celle-ci une large baie aux eaux mortes qui porte le nom de Remanso, pendant qu'en aval du même point, les eaux tourbillonnent et bouillonnent, dessinant des entonnoirs dangereux pour les petits canots, ou les embarcations trop chargées. Bien des petites fortunes et quelques vies se sont perdues dans ces tourbillons. A partir du Forquilha le fleuve atteint de 40 à 60 mètres, les courbes sont plus adoucies, et le danger n'existe plus qu'à l'occasion des crues trop soudaines, provoquées par les grandes pluies d'hiver, de novembre à avril. Partout la rive est peuplée de grands arbres jusqu'au bord des eaux. On ne trouve pas ici de grandes plages couvertes de roseaux à flèches ou de bambous, de saules, de cecrops ou bois canon et autres bois mous, si caractéristiques des plages du Juruá, du Tarauacá et de tant d'autres fleuves. Les peuplements de *gynerium sagittatum* n'occupent qu'un espace très restreint à l'extrême pointe des courbes au-dessus du Caxingó et du Passo da Patria. C'est aussi au-dessus de ces deux affluents qu'on rencontre au bord du fleuve les bambous épineux qui forment le fond de toute la forêt à partir de ce point jusqu'aux sources. Les autres essences ne semblent être là que pour servir de support aux bambous, et sont relativement très espacées. Ces roseaux épineux, dont l'arme est plus dure et

plus acérée que l'ergot d'un coq de combat, rendent très pénible et très dangereux le travail de l'extraction de la gomme. Les petits sentiers qui relient les arbres à caoutchouc sont toujours encombrés de nouveaux bambous que le moindre vent couche par milliers en travers du chemin. La sente est jonchée de débris armés de piquants. Quand on coupe le bambou, le côté de la base se relève brusquement comme un ressort déprimé et risque de vous éborgner, tandis que la partie opposée retombe vivement vers le sol en direction de la poitrine du travailleur. Sur la rive les bambous se penchent par milliers et rendent dangereuse la manœuvre du canot dans les courbes rapides. Lorsque la berge s'affaisse, elle entraîne des grandes quantités de roseaux qui attendent la prochaine crue pour descendre le fleuve en procession interminable. Si en route, ils se heurtent à un arbre renversé qui barre entièrement le courant du fleuve, ils s'y arrêtent tous, dans un fouillis inextricable, surtout dans les courbes bien prononcées où le courant est affaibli. Il se forme alors sur la rivière des planchers qui atteignent aisément plus de 50 mètres de longueur et qu'il est impossible de franchir, à moins que les grands arbres y soient assez nombreux pour qu'on puisse y prendre appui : auquel cas on fait glisser le canot sur ce radeau immobile qui attend une grande crue extraordinaire pour se disloquer. Le canot étant bien chargé, il est impossible de le faire passer à bout de bras sur un obstacle aussi considérable : on s'y prend en ce cas de deux façons. Si le fleuve est assez plein pour inonder l'une des rives, on s'ouvre un passage sur les bords de la rive inondée, à travers les grands arbres en coupant les arbustes; dans le cas contraire, on se résout au parti que j'ai dû adopter : on revient au point où l'isthme de la boucle est le plus étranglé, on décharge les bagages, et on hisse le canot à bout de bras sur l'autre rive, pour le faire redescendre à l'eau en amont ou en aval de l'obstacle.

Le barrage n'est pas toujours aussi important, il n'est parfois constitué que par un, deux ou trois arbres entrecroisés ou juxtaposés, mêlés à quelques débris de bambous. On les dérange le moins possible. On essaie de passer ou dessus ou dessous, par le point faible du barrage, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'on se résout à retarder son voyage, et à couper à la hache juste ce qu'il faut pour pouvoir passer. Ces points sont dangereux à la descente, parce que les arbres à peine coupés, dressent des bras menaçants qui risquent d'accrocher le canot et de le faire chavirer, ce qui ne manque pas d'arriver plusieurs fois chaque année. Mais personne

n'a le temps de nettoyer le fleuve à fond, et les services publics n'existent pas. On continuera donc pendant très longtemps à faire naufrage dans le « Riozinho da Liberdade », ce qui aura l'avantage au moins de rompre la monotonie de la vie du « seringueiro ».

Les principaux affluents de droite du Liberdade, sont à partir de la source : l'Espérance grossi par le Desgosto à droite, le Passo da Patria, le Nova Olinda, le Tristeza, le Forquilha (la Fourche), le Macao, le Capanga, le Perriquito, le Miollo, le Passos, l'igarapé da Extrema, le S. João, le S. Luiz, et l'igarapé dos Porphyrios. A gauche, les affluents du même ordre à peu près sont le Jurupari, le Besta, le Monteiro, l'igarapé grande. En général les affluents de droite sont plus importants que ceux de gauche. Le Forquilha et le Besta sont les deux principaux tributaires. Le premier descend du contreversant du Marajá affluent de gauche du Gregorio, et reçoit à droite le Maloca, et à gauche le Sananga et le Lontra; l'autre descend des mêmes terres que le « Primeiro de Março » affluent de droite du Valparaiso, tributaire du Haut Juruá. L'un et l'autre servirent un moment de dernier refuge aux Indiens d'entre Juruá et Grégorio; aujourd'hui, seul l'igarapé da Besta possède encore un carbet d'Indiens de toute provenance, sur les bords de l'Espérance, son affluent de gauche. Le S. João a ceci de particulier qu'il est tout en rapides comme l'Iboassú, affluent du Muru : soit qu'il ait rencontré un sol plus dur, soit qu'il soit plus récent, soit qu'il court sur un terrain plus élevé et plus incliné, c'est le seul des affluents du Liberdade qui ait cette allure sautillante. Chacun des cours d'eau que j'ai nommés se remontent pendant trois, quatre et cinq jours de canot en temps de crue, et se côtoient par terre en temps de maigre en un temps deux fois moindre. Ils sont malgré leurs détours d'une utilité inappréciable pour le transport des marchandises, qu'à défaut d'eau il faudrait transporter sur son dos, dans l'état actuel des choses. Je n'ai vu de mulet qu'au barracao « Guarany ». Ils faisaient en deux jours le voyage entre le rio Branco, affluent du Tauary, tributaire du Grégorio et les bords du Liberdade par où s'écoulaient les produits du rio Branco. Deux jours, c'est-à-dire de vingt à vingt-quatre heures de marche est également le temps que l'on met communément pour aller de la bouche de l'Espérance aux barracões Cachinaua, sur les bords du Grégorio, et du Bom futuro à Santa Fè, à la bouche du Tauary. Mais les seringueiros volent plutôt qu'ils ne marchent en traversant la grande forêt.

C'est sur les bords de ces nombreux affluents du Liberdade que se trouvent les forêts à caoutchouc qui y ont attiré les civilisés de la côte brésilienne.

Il n'existe pas encore de carte complète du Liberdade. Dans la carte de l'Acre, par Mazô, le fleuve est beaucoup trop court : on le voit naître indûment entre le moyen Grégorio et le Valparaiso; alors que celui-ci naît du contreversant des affluents du cours moyen du Liberdade, le Jahu, le Jurupari et le Besta. Le vrai Liberdade dépasse non seulement les sources du Valparaiso, mais encore celles de l'Amahuaca, pour rejoindre comme nous l'avons vu celles des affluents de gauche du Têjo et celles du Grégorio et du S. Salvador. Ce qui a induit M. Mazô en erreur c'est une soi-disant carte du haut Liberdade accrochée dans un grand cadre doré dans la salle d'honneur de la factorerie de la bouche du fleuve. Cette carte qui a dû coûter quelques milliers de francs à celui pour qui elle fut dressée est entièrement fantaisiste, et il a fallu tout le prestige du nom de docteur sur des ignorants pour la faire accepter comme un trophée d'honneur. Qu'on en juge! Ce plan va de Forquilha aux sources du fleuve. La distance du Forquilha à l'Espérance y équivaut à peine au tiers de la distance de celui-ci aux sources, alors qu'en réalité elle est presque le triple. La distance qui sépare Forquilha de Floresta y égale la distance entre Floresta et Iracéma. Or on dépense trois jours et demi de canot de Forquilha à Floresta et à peine quatre heures de Floresta à Iracéma.

J'ai donc pensé rendre un petit service à la Géographie en relevant à la boussole tournante de J. Hansen, le tracé du fleuve depuis Progresso en amont de l'Espérance jusqu'à l'embouchure. En même temps je me suis informé, par les *seringueiros* qui sont habitués à passer du Liberdade au Juruá à l'ouest et au Grégorio à l'est, des fleuves encadrants, des distances en heures de marche, des richesses, des curiosités, des Indiens du pays, de sorte que sans apporter une œuvre parfaite, je crois pouvoir fournir quelque perfectionnement à l'état actuel des connaissances sur le Riozinho da Liberdade.

A gauche, d'en face de Moacyr, deux heures en aval de la cascade de Sante Fè, on se rend par terre au Divisão, sous-affluent du Têjo par le Bagè sans rencontrer l'Amahuaca ou fleuve du Cruzeiro do Valle. Plus bas on passe en quatre heures des sources du Nilo, affluent de droite de l'Amahuaca au *seringal* Progresso. Les sources du Valparaiso sont presque en face de Floresta; le Besta s'oppose

au Primeiro de março et le Monteiro au Campinas, dernier affluent du Juruá entrevu par Chandless.

Sur la droite, le Passo da Patria s'oppose au Manabuyu, le Forquilha au Marajá, le Sananga, au Rio branco et au Tauary, le S. João au Boto, ceux-ci affluents de gauche du Grégorio. Plus bas le S. Luiz, naît du controversant du Curu affluent du Juruá, et l'igarapé dos Porphyrios s'oppose à l'igarapé Preto, tributaire d'un bras du Juruá, entre le Liberdade et le Curu.

III. — Les Indiens.

Au dire des premiers explorateurs dont quelques-uns sont encore vivants il y avait autrefois relativement beaucoup d'Indiens au Riozinho da Liberdade. Aujourd'hui ils ont à peu près disparu. Les civilisés, péruviens « caucheiros », et brésiliens « seringueiros » en ont exterminé un grand nombre dans des expéditions ou corrérias sans merci. On est arrivé à lancer de petits Indiens en l'air pour les recevoir sur la pointe d'un poignard. Ce furent évidemment des cas tout à fait exceptionnels, tellement exceptionnels qu'on en parle encore avec horreur. Mais on tenait l'Indien pour un animal malfaisant incapable de civilisation, et cette idée prônée par les hommes influents devait produire ce triste résultat : l'extermination d'une race d'excellents agriculteurs. Le gouvernement intervint trop tard, par l'intermédiaire d'agents au-dessous de leur tâche, qui se laissèrent indianiser par les indigènes. D'autre part les Indiens ne surent pas s'unir pour se défendre. Le grand chef Tescon dont le carbet se trouvait entre le Marajá et le Forquilha faisait une guerre terrible aux Arara du Tauary et du Forquilha. Ceux-ci un jour l'invitèrent à une pêche et le tuèrent par trahison dans un petit lac qui se trouve juste en amont de la bouche du Forquilha. A la suite de ce crime, ils se réfugièrent auprès des civilisés de l'igarapé da Divisão, affluent du Têjo par le Bagè, vers les sources du Liberdade. Les Indiens de Tescon, connus par les civilisés sous le nom de Catuquina, mais qui s'appellent eux-mêmes Iskunaua (cassiques, oiseau), Rununawa (boas) et Cachinaua (vampires), résolurent de venger leur cacique. Ils firent alliance avec les amahuaca ou Chipinaua (ouistitis) du rio Branco, branche gauche du Haut Amahuaca dont le formateur de droite s'appelle « Nilo »; et par l'intermédiaire de ceux-ci invitèrent les Araras ou Tachinaua à une grande pêche. Quant à eux ils s'embusquèrent à mi-chemin

du rendez-vous, bien armés de fusils modernes à répétition achetés ou empruntés à des civilisés sous un faux prétexte. Quand les Araras apparurent, ils firent feu sur eux à bout portant. Ceux-ci ripostèrent gaillardement, restèrent maîtres du champ de bataille, et poursuivirent les fuyards qui s'en retournèrent entièrement débandés au Grégorio.

Après cet exploit, les Araras devenus mansos c'est-à-dire apprivoisés, se mirent dans la tête en 1916 de réduire également les Yauavo (Indiens Sangliers) qui habitaient entre la rive gauche du Têjo et le Caipora. Ils voulaient peut-être s'en faire des alliés au cas d'une nouvelle guerre avec les Iskunaua. Malheureusement les Yauavo ne voulurent pas se soumettre et l'expédition n'eut d'autre résultat que de tuer un grand nombre d'Indiens de cette tribu. Depuis les Araras se sont établis sur la rive gauche du Têjo, à Restauração, où les Cachinaua du Jordão viendront peut-être un jour les attaquer, à l'instigation de leurs parents du Haut Grégorio.

Quant aux Chipinaua du Rio Branco, de l'Amahuaca et du Grajahu, une épidémie de grippe les a à peu près exterminés en 1918. Les neuf survivants, un homme, deux femmes et sept enfants se réfugièrent chez les Yaminaua du Haut Valparaíso et du Besta. On prétend qu'ils étaient petits, ventrus, vilains comme des crapauds.

J'ai eu l'occasion de rencontrer à Guarani un Waninaua (palmier, *guelima speciosa*) : il appartient à un groupe d'Indiens apprivoisés qui travaillent sous les ordres d'un civilisé, au rio Branco, affluent de gauche du Tauary. Les seringueiros donnent à ces Indiens le nom de Catuquina, mais ceux-ci s'appellent eux-mêmes Wani-naua et Kaman-naua (jaguars) : j'ai eu l'occasion de les étudier en 1923 sur les bords du Grégorio. Ils se vantent, dit-on, d'avoir dans le passé, joué avec les Curina, peuple aruac de la rive droite du Grégorio, le rôle du chat avec les souris. Pour eux les Curina sont des paresseux, des lâches, des voleurs. Chaque année ils les attaquaient pour faire des prisonniers et les manger au milieu de grandes réjouissances qui duraient plusieurs jours, tant qu'il y avait de la viande fraîche. Les têtes étaient séparées du tronc et plantées sur des piques, comme des trophées. Après le sacrifice de la dernière victime, on creusait une fosse profonde et on y enterrait toutes les têtes, de peur que les chiens ne vinssent à les manger et à acquérir toutes les mauvaises qualités des Curina. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette histoire : l'Indien qui l'a racontée prétend avoir

assisté à ces repas cannibales. En tous cas aucun civilisé n'en a été témoin. Le fait ne serait pas nouveau dans l'histoire de l'Amérique du Sud : le mot *cannibale* est un mot tupi-caraiibe; il est dérivé du mot *cariwa* qui sert en Amazonie à désigner les civilisés. Il ne serait pas non plus invraisemblable dans une tribu païenne, puisque nous savons que leurs frères les Cachinaua mangent encore le cadavre de leurs défunts, et que les Poyanaua, dernièrement encore, calcinaient les os de leurs trépassés pour les mélanger au brouet de maïs et d'arachide. Mais si l'on consultait les Curina, qui sont certainement braves et qui ont chassé les Catuquina (Iskunaua) de l'Acu-raua, il est probable que cette histoire prendrait une tout autre tournure.

IV. — Les « Seringueiros ».

C'est en 1883, que les chercheurs de gomme arrivèrent à l'embouchure du « Riozinho da Liberdade ». Le fleuve était riche en hévéas : on en fit la conquête parallèlement avec celle du Juruá et du Grégorio. En 1900 nous y trouvons les Péruviens installés à la bouche du Caxingo; ils y amenèrent même une embarcation à vapeur, la seule qui ait jusqu'ici passé du Forquilha et y firent un chargement de gomme de *castilloa elastisca*, le caoutchouc (caucho) proprement dit. Lors de la création du territoire de l'Acre en 1904, le Liberdade fut divisé en deux tronçons; l'inférieur restant à l'Amazone, et le supérieur, c'est-à-dire les deux tiers au nouveau territoire. On vérifia en 1906 que la ligne géodésique passait par l'ancien barracão du « Bom futuro » un peu en aval de la factorerie actuelle. Plus tard, l'aventurier conquistador Angelo Ferreira, ouvrit avec l'aide de ses faux Catuquina, des Panos de toute race, une route qui réunissait sa propriété de Cocaméra à la capitale du Haut Juruá, Cruzeiro do Sul. Cette route coupait le Liberdade à la bouche du Forquilha et dans l'espoir qu'elle serait très fréquentée on établit un poste d'octroi à Céará. Les employés de l'État d'Amazonas en profitèrent pour reculer l'exercice de leur juridiction jusqu'au Forquilha, et depuis, quoique l'octroi de Céará ait disparu depuis longtemps, la question de fait est en litige, et c'est tantôt le territoire, tantôt l'État qui recouvrent les impôts et parfois aucun d'entre eux.

Le Riozinho da Liberdade a la réputation d'être très insalubre. On m'a assuré que personne n'y était entré sans en ramener les

fièvres: en ce cas j'ai constitué la première exception, mais mon compagnon n'y a pas échappé, et trois mois après il en souffrait encore. Autrefois on accusait les Indiens d'être la cause des épidémies : on prétendait que leur waka, plante vénéneuse avec laquelle ils pêchaient était la cause du mal. Cela leur valut quelques « correrias » qui leur donnèrent une piètre idée de notre civilisation. Aujourd'hui on les accuse encore par habitude, mais, je suppose, sans conviction. Le fait est que la malaria a fait au Liberdade de vraies hécatombes. A mon passage, j'ai observé fort peu de cas de maladie, mais celui qui m'a le plus frappé c'est le nombre des enfants paralysés des jambes, ou d'un côté du corps.

Malgré cela, le Liberdade a déjà été, dit-on, assez peuplé. Certaines propriétés, comme celle de Ceará possédait plus de 300 âmes, dont au moins 100 extracteurs de gomme. La dévalorisation du caoutchouc, les mauvais traitements de certains patrons qui faisaient fouetter leurs travailleurs avec des câbles de fil de fer, ont peu à peu raréfié la population. Le fleuve est aujourd'hui presque désert, quoique j'y aie recensé encore 1 344 âmes, soit 497 hommes, 287 femmes, 298 garçons et 262 filles, dont voici la distribution.

ACRE.		AMAZONAS.	
Paraiso	8	Santa Rita	43
Santa Fé	6	São Joao	102
Humaytá	12	São Luiz	67
Moacyr	36	Novo Porto	76
Iracema	30	São Vicente	113
Progresso	25	Forte da Graça	29
Floresta	21	Santa Luzia	117
Novo Acre	48	Lago Medonho	26
Passo de Patria	24		547
Tristeza	36		
Ceará	35		
S. Pedro	79		
Guarani	109		
Liverpolo	47		
Bom futuro	255		
	771		

Il y a 219 familles, non compris les Indiens, dont 142 sont mariées au point de vue religieux, et 32 devant la loi, les autres vivant au gré de la nature.

Sur les 23 propriétés que nous venons d'énumérer, 14 appartenaient ou étaient sous la direction du propriétaire de la bouche du

fleuve. Les autres étaient plus ou moins obligés de subir sa loi. Aujourd'hui que son héritage est allé partie à ses héritiers naturels, partie à ses créanciers, il est à souhaiter que la propriété soit un peu plus divisée : c'est un élément nécessaire du progrès au point de vue du bien-être, du peuplement, de l'agriculture et de la liberté.

La faune et la flore du « Liberdade » sont les mêmes que ceux du reste du bassin du haut Juruá que j'ai déjà étudiés à l'occasion de mon étude sur le Tarauacá et le Muru : je n'y reviendrai pas. Le castilloa elastica a à peu près disparu, comme partout, sous la hache des péruviens. L'ivoire végétal produit par un palmier nain, le *phytelephas* ou *jarina*, n'est pas exploité, non plus que le bambou qui donnera peut-être, un jour, une bonne pâte à papier. La grande richesse du fleuve est l'hévéa, dont on retire environ deux cents tonnes de gomme par an.

J'ai entendu reparler au Liberdade du mystérieux petit car-nassier boule-boule. Il paraît qu'un vieux métis amazonien sachant parler la langue tupiguarani en son dialecte nheen gatu, l'appelait *anga i uára*, ce qui signifierait probablement le « diable goulu » ou mieux « le mangeur d'âmes ».

On m'a aussi parlé d'un caïman de terre ferme qui vivait dans des trous sous la racine des arbres; on citait un seringueiro dont il avait mordu la main et qui en était resté estropié. Il serait brun, presque noir, et de dos assez large. Mais la description est très imprécise. Un seringueiro qui l'avait vu et qui savait lire lui trouvait des ressemblances avec le monotrème de son livre de lecture. Pour tous ceux qui l'avaient vu c'était un animal rare et étrange.

Le Riozinho da Liberdade est très riche en gibier : j'y ai mangé quelques jours du pécarì, du sanglier américain, du tatou, du paca, de l'agouti, du cerf, du tapir, de belles perdrix bleues ou tinambous, des hoccas ou mutums, sorte de dindons, et les singes ne manquaient pas sur la table. Après avoir été le refuge des Indiens, le Riozinho est devenu le refuge des animaux traqués par les seringueiros; souhaitons qu'il soit aussi le refuge de la « Liberté » comme son nom actuel l'indique.

C. TASTEVIN,
de la Congrégation du Saint-Esprit.